

## L'atelier

*Leo Rossa*

Le vieux me tire vers l'entrée de son atelier. Un atelier de mécanique navale. Il fait face au Riachuelo, petit fleuve noirâtre et endormi qui traverse La Boca, quartier par lequel Buenos Aires se souvient de la mer. L'atelier, comme toutes les autres constructions de ce vieux quartier prolétaire, est surélevé de plusieurs marches, pour rester au sec lors des crues du fleuve. Il est en dur, loin des tôles colorées de Caminito et de ses alentours, pourtant à deux pas. En dur mais périssable : des fissures de toutes taille montent aux murs comme des lézards pétrifiés, qui semblent n'attendre que mon départ pour reprendre leur course d'écartement.

Dès le seuil, les effluves de graisse, d'aigre cambouis et de métal vrillé, torturé, brûlé, haché et raboté qu'exhale l'atelier, forment comme un front lourd et compact qui balaie l'odeur d'eau mi-salée, mi-croupie, du dehors. Ou peut-être n'est-ce que le changement de lumière qui produit cette impression de contraste, tellement ces senteurs d'atelier semblent devenir aussitôt, elles aussi, l'ambiance naturelle du quartier. La massive porte entrebâillée retient le soleil en une timide tache au sol, tandis que deux petites ampoules essaient maladroitement d'en prendre la relève.

Les mains, partout où elles passent, caressent et effleurent, se noircissent de particules de poussière et de minuscules copeaux métalliques venus se poser par couches sur la graisse des outils, moteurs et autres indescriptibles objets contondants. Tout paraît halé d'un duvet soyeux, velours noir d'un labeur fait de frictions et de plaintes métalliques. Par endroits, le sol semble lui aussi couvert d'une sorte de très ras gazon noir. Les établis, manches d'outils ou planchettes d'ajustement sont perclus d'huile vitreuse, gorgées de gras comme une vieille et digne prostituée, alourdie de son épaisse couche de maquillage protecteur. Le bois ressemble ici aux malingres arbustes qui bordent les autoroutes urbaines, rabougris et clandestins sous leur nappage de suie.

Les murs et le sol sont encombrés d'énormes moteurs engourdis, de bielles éparpillées, de clés anglaises démesurées, de myriades de petits et gros écrous, de chiffons et de câbles dénudés, le cuivre à l'air, d'alignements de clés sagement rangées sur leur tableaux et de tours et perceuses qui semblent sortis d'une manufacture du dix-neuvième siècle. Tout ce petit monde d'acier et de fer en sommeil luit de la faible lumière des deux lampes qui pendouillent au plafond, précaires et fatiguées.

Le vieux, droit et élégant, le cou ceint d'un foulard rouge noué sous la carotide, promène avec moi son regard perçant sur l'atelier. Sa moustache fatiguée laisse entrevoir un sourire d'un autre temps ; l'aisance de ses mouvements, son pas assuré, mais aussi la tendresse

manifeste qu'il voue à tous ces objets, à ce lieu... à n'en pas douter, il est chez lui, c'est son atelier.

Puis, comme après m'avoir laissé le temps de découvrir les premières notes d'une musique inconnue, de m'en imprégner, il lève un bras d'un geste où se mêlent fierté et complicité, et me présente ses deux amis : le peintre infidèle et le vieux barbu. Je regarde, je regarde ses amis.

Le peintre infidèle est un grand tableau, un portrait, accroché au mur ; ses couleurs ternies semblent avoir été recouvertes du même satin de cambouis qui tapisse l'atelier, comme défaites et résignées à ne plus refléter que le silence de l'antre. Il y a des années, commence le vieux, là, à côté, vivait un peintre. Il peignait beaucoup, le bougre, là-bas, juste là, près de la Plaza Solis. Il peignait et trompait aussi beaucoup sa femme.

Le vieux parle un argentin des quartiers d'en bas, mêlant un argot – lunfardo – d'après guerre aux gaillardes intonations d'une voix qui résonne encore des discours de l'orateur révolutionnaire qu'il a été, aux côtés de mon père. Son accent, malgré les années, balance aux rythmes d'un autre continent. Europe de l'est, yiddish, peut-être. Malicieux et séducteur, ses rides vibrent de son enthousiaste amour du moment, de ce moment qu'il passe à me conter l'histoire de son ami le peintre. D'une poche de son impeccable bleu de travail, dépasse un numéro de « La Protesta », étendard de ses inaltérables

engagements.

Un jour que le peintre était sorti, reprend-il, cherchant sans doute l'inspiration dans les bras d'une muse généreuse, sa femme, excédée, jeta toutes ses toiles par la fenêtre de leur misérable logis. Puis, après les avoir déplacées, une à une, vers le centre de la place, elle les brûla toutes. En un immense brasier de conjugale exaspération, le peintre brillait enfin de mille feux, luisait de milles étoiles crépitantes. Tout fut brûlé, sauf un tableau, que la femme ne parvint pas à déplacer, trop lourd qu'il était. C'était l'autoportrait du peintre ; et aucune bonne âme du quartier ne vint prêter main forte à la pauvre femme.

Alors, termina le vieux, le soir, je suis passé sur la place. Je suis passé, et j'ai emporté le lourd tableau réchappé du sentimental autodafé. Du peintre, je n'ai jamais rien su d'autre que ce que je viens de vous raconter. Le voilà, mon ami le peintre infidèle.

Dans le silence, les yeux posés sur le tableau, je refais la scène. Je revois le brasier sur la place que j'avais traversée en venant, je joins toutes ces années. Aucune question ne vient, ne subsiste que la rondeur de son histoire, petit îlot de vie qui se suffit à lui-même, dans sa ville.

Face au peintre infidèle, sur l'autre mur, il y a un vieux barbu. Ils paraissent se tenir compagnie, ce barbu et le peintre, navrés ou amusés de passer leur retraite dans cet atelier. C'est une grande photographie sépia d'un grand-père d'allure paisible, chauve, et

arborant une abondante barbe grise. Peut-être a-t-elle été blanche. Quelque chose le rend si proche, comme si je le connaissais... il évoque une superposition de toutes les images de vieux sympathiques et bienveillants que mon imaginaire embarque. L'esprit cherche vainement, poursuit un nom à mettre sur un visage dont je n'imagine avoir oublié que le nom. Mais le familier ancien reste inconnu.

Lui, il m'est très utile dit le vieux, sur le ton de couper ma contemplation du mural barbu.

A certains, je raconte qu'il s'agit d'un grand-père, d'un parent, ou quoi qu'ils veuillent, s'ils veulent que je leur parle de ma famille. A d'autres, je décris le barbu comme une grande figure de l'anarcho-syndicalisme. Aux créanciers, je décris l'oncle qui me tirera du mauvais pas que me vaut leur présence. A une femme, je donne son visage à un écrivain, histoire de causer littérature. Ce barbu, c'est une perle, tu comprends ? Tu ne trouves pas qu'il ressemble à tout ça ?

Le vieux barbu accroché à son clou a mille vies, entend chaque fois son histoire, chaque fois différente. Cette fois comme toutes les autres, riant sans doute dans sa barbe broussailleuse de cette histoire là, que mon ami au foulard rouge me raconte avec toute la clarté de ses yeux ridés. Il y ressemble tellement, à son histoire.

Dehors, les navires, ni tout à fait actifs ni tout à fait abandonnés, se tiennent tranquilles, amarrés au quai, de l'autre côté de la rue.

Dehors, un immense pont en ferraille, un quartier d'un autre âge, exhale et raisonne encore des clameurs des marins et dockers partis depuis longtemps. L'eau noire du fleuve est assoupie.

Dehors, les bateaux las et les murs fissurés sont les peintres infidèles et les placides barbus d'une ville dont je sais avoir touché le cœur, dans cet atelier.

\*\*\*

janvier 2013